

Elena Ferrante

Le nouveau nom L'amie prodigieuse II



folio

COLLECTION FOLIO

Elena Ferrante

Le nouveau nom

L'amie prodigieuse II

Jeunesse

*Traduit de l'italien
par Elsa Damien*

Gallimard

Titre original :

STORIA DEL NUOVO COGNOME
(L'AMICA GENIALE. VOLUME SECONDO)

© *Edizioni e/o, 2012.*
© *Éditions Gallimard, 2016, pour la traduction française.*

D'après photo © Nina Leen /
The Life Picture Collection / Getty Images.

Elena Ferrante est l'auteur de plusieurs romans parmi lesquels *L'amour harcelant*, *Les jours de mon abandon*, *Poupée volée*, *L'amie prodigieuse*, *Le nouveau nom* et *Celle qui fuit et celle qui reste*, tous parus aux Éditions Gallimard.

INDEX DES PERSONNAGES
ET RAPPEL DES ÉVÉNEMENTS DU PREMIER TOME

LA FAMILLE CERULLO

(LA FAMILLE DU CORDONNIER) :

Fernando Cerullo, cordonnier, père de Lila. Il a refusé que sa fille poursuive ses études après l'école primaire.

Nunzia Cerullo, mère de Lila. Proche de sa fille, elle n'a pas assez d'autorité pour la soutenir face à son père.

Raffaella Cerullo, dite Lina ou Lila. Elle est née en août 1944. Elle a soixante-six ans quand elle disparaît de Naples sans laisser de trace. Écolière brillante, elle écrit à dix ans un récit intitulé « La Fée bleue ». Elle abandonne l'école après son examen de fin de primaire et apprend le métier de cordonnière.

Rino Cerullo, frère aîné de Lila, cordonnier lui aussi. Grâce à Lila et à l'argent de Stefano Carracci, il monte la fabrique de chaussures Cerullo avec son père Fernando. Il se fiance avec la sœur de Stefano, Pinuccia Carracci. Le premier enfant de Lila porte son nom, Rino, justement.

Autres enfants.

LA FAMILLE GRECO

(LA FAMILLE DU PORTIER DE MAIRIE) :

Elena Greco, dite Lenuccia ou Lenù. Née en août 1944, elle est l'auteure de la longue histoire que nous lisons. Elena commence à la rédiger lorsqu'elle apprend que son amie d'enfance, Lina Cerullo, qu'elle est seule à appeler Lila,

a disparu. Après l'école primaire, Elena poursuit ses études avec un succès croissant. Depuis la prime enfance elle est amoureuse de Nino Sarratore, mais elle cultive cet amour en secret.

Peppe, Gianni et Elisa, frères et sœur cadets d'Elena.

Le père, portier à la mairie.

La mère, femme au foyer. Sa démarche claudicante obsède Elena.

LA FAMILLE CARRACCI

(LA FAMILLE DE DON ACHILLE) :

Don Achille Carracci, l'ogre des contes, s'est enrichi grâce au marché noir et à l'usure. Il a été assassiné.

Maria Carracci, femme de Don Achille, mère de Stefano, Pinuccia et Alfonso. Elle travaille dans l'épicerie familiale.

Stefano Carracci, fils de feu Don Achille, mari de Lila. Il gère les biens accumulés par son père et il est propriétaire, avec sa sœur Pinuccia, son frère Alfonso et leur mère Maria, d'une épicerie très rentable.

Pinuccia, fille de Don Achille. Elle travaille dans l'épicerie familiale. Elle se fiance avec Rino, le frère de Lila.

Alfonso, fils de Don Achille. En cours, il s'assoit à côté d'Elena. C'est le petit ami de Marisa Sarratore.

LA FAMILLE PELUSO

(LA FAMILLE DU MENUISIER) :

Alfredo Peluso, menuisier. Communiste. Accusé d'avoir tué Don Achille, il a été condamné et il est en prison.

Giuseppina Peluso, femme d'Alfredo. Ouvrière à la manufacture de tabac, elle se consacre entièrement à ses enfants et à son mari détenu.

Pasquale Peluso, fils aîné d'Alfredo et Giuseppina, maçon et militant communiste. Il a été le premier à prendre conscience de la beauté de Lila et à lui déclarer son amour. Il hait les Solara. C'est le petit ami d'Ada Capuccio.

Carmela Peluso, se fait appeler *Carmen*. Soeur de Pasquale, elle est d'abord vendeuse dans une mercerie avant d'être

embauchée par Lila dans la nouvelle épicerie de Stefano.
C'est la petite amie d'Enzo Scanno.

Autres enfants.

LA FAMILLE CAPPUCCIO

(LA FAMILLE DE LA VEUVE FOLLE) :

Melina, une parente de Nunzia Cerullo, veuve. Elle lave les escaliers d'immeubles dans le vieux quartier. Elle a été la maîtresse de Donato Sarratore, le père de Nino. Les Sarratore ont quitté le quartier précisément à cause de cette relation et Melina a presque perdu la raison.

Le mari de Melina déchargeait des cageots au marché aux fruits et légumes et il est mort dans des circonstances obscures.

Ada Cappuccio, fille de Melina. Petite, elle aidait sa mère à nettoyer les cages d'escaliers. Grâce à Lila, elle est embauchée comme vendeuse dans l'épicerie du vieux quartier. C'est la petite amie de Pasquale Peluso.

Antonio Cappuccio, son frère, mécanicien. C'est le petit ami d'Elena et il est très jaloux de Nino Sarratore.

Autres enfants.

LA FAMILLE SARRATORE

(LA FAMILLE DU CHEMINOT-POÈTE) :

Donato Sarratore, cheminot, poète et journaliste. Grand séducteur, il a été l'amant de Melina Cappuccio. Quand Elena passe des vacances à Ischia, elle est logée dans la maison où séjournent les Sarratore mais est obligée de quitter l'île précipitamment pour échapper aux avances de Donato Sarratore.

Lidia Sarratore, femme de Donato.

Nino Sarratore, le premier des cinq enfants de Donato et Lidia. Il hait son père. C'est un excellent élève.

Marisa Sarratore, sœur de Nino. Elle fait des études pour devenir secrétaire en entreprise, sans grand succès. C'est la petite amie d'Alfonso Carracci.

Pino, Clelia et Ciro Sarratore, les plus jeunes enfants de Donato et Lidia.

LA FAMILLE SCANNO

(LA FAMILLE DU VENDEUR DE FRUITS ET LÉGUMES) :

Nicola Scanno, vendeur de fruits et légumes.

Assunta Scanno, femme de Nicola.

Enzo Scanno, fils de Nicola et Assunta, vendeur de fruits et légumes lui aussi. Depuis l'enfance, Lila a de la sympathie pour lui. Leur relation est née quand, à l'occasion d'une compétition scolaire, Enzo a révélé un don insoupçonné pour les mathématiques. Enzo est le petit ami de Carmen Peluso.

Autres enfants.

LA FAMILLE SOLARA

(LA FAMILLE DU PROPRIÉTAIRE

DU BAR-PÂTISSERIE HOMONYME) :

Silvio Solara, patron du bar-pâtisserie, monarchiste et fasciste, camorriste lié aux trafics illégaux du quartier. Il a entravé la naissance de la fabrique de chaussures Cerullo.

Manuela Solara, femme de Silvio, usurière : dans le quartier, on craint beaucoup son petit carnet rouge.

Marcello et *Michele Solara*, fils de Silvio et Manuela. Vantards et arrogants, ils plaisent pourtant aux filles du quartier, sauf bien sûr à Lila. Marcello tombe amoureux de Lila mais elle le repousse. Michele, un peu plus jeune que Marcello, est plus froid, intelligent et violent. C'est le petit ami de Gigliola, la fille du pâtissier.

LA FAMILLE SPAGNUOLO

(LA FAMILLE DU PÂTISSIER) :

M. Spagnuolo, pâtissier au bar-pâtisserie Solara.

Rosa Spagnuolo, femme du pâtissier.

Gigliola Spagnuolo, fille du pâtissier, petite amie de Michele Solara.

Autres enfants.

LA FAMILLE AIROTA :

Airota père, professeur de littérature grecque.

Adele, sa femme.

Mariarosa Airota, leur fille aînée, qui enseigne l'histoire de l'art à Milan.

Pietro Airota, étudiant.

LES ENSEIGNANTS :

M. Ferraro, instituteur et bibliothécaire. Lorsqu'elles étaient petites, il a récompensé Lila et Elena pour leur assiduité de lectrices.

Mme Oliviero, institutrice. Elle a été la première à remarquer les capacités de Lila et Elena. À dix ans, Lila a écrit un récit intitulé « La Fée bleue ». Cette histoire a beaucoup plu à Elena qui l'a donnée à lire à Mme Oliviero. Mais l'institutrice, en colère parce que les parents de Lila avaient décidé de ne pas envoyer leur fille au collège, n'a jamais dit ce qu'elle pensait de ce récit. Elle a même cessé de s'occuper de Lila et s'est uniquement consacrée à la réussite d'Elena.

M. Gerace, enseignant au collège.

Mme Galiani, enseignante au lycée. C'est une professeure très cultivée et communiste. Elle est tout de suite frappée par l'intelligence d'Elena. Elle lui prête des livres et la protège lors de sa dispute avec le professeur de religion.

AUTRES PERSONNAGES :

Gino, le fils du pharmacien. C'est le premier petit ami d'Elena.

Nella Incardo, la cousine de Mme Oliviero. Elle habite Barano, à Ischia, où elle a accueilli Elena, lui permettant de passer des vacances à la mer.

Armando, étudiant en médecine, fils de Mme Galiani.

Nadia, étudiante, fille de Mme Galiani.

Bruno Soccavo, ami de Nino Sarratore et fils d'un riche industriel de San Giovanni a Teduccio.

Franco Mari, étudiant.

JEUNESSE

1

Au printemps 1966, Lila, dans un état de grande fébrilité, me confia une boîte en métal contenant huit cahiers. Elle me dit qu'elle ne pouvait plus les garder chez elle car elle craignait que son mari ne les lise. J'emportai la boîte sans faire de commentaires, tout juste quelques remarques ironiques sur la quantité de ficelle qu'elle avait utilisée pour la fermer. À cette époque nous étions en très mauvais termes, mais on aurait dit que j'étais la seule à le penser. Les rares fois où nous nous voyions elle n'exprimait nulle gêne, elle était affectueuse et pas une parole hostile ne lui échappait.

Quand elle me demanda de jurer que je n'ouvrirais la boîte sous aucun prétexte, je jurai. Mais dès que je fus dans le train je défis la ficelle, sortis les cahiers et commençai à lire. Ce n'était pas un journal intime, même si on y trouvait le récit détaillé de certains événements de sa vie à partir de la fin de l'école primaire. On aurait plutôt dit des exercices d'écriture, disciplinés, acharnés. Les descriptions

abondaient : une branche d'arbre, les étangs, une pierre, une feuille aux nervures blanches, les casseroles qu'elle avait chez elle, les pièces de la machine à café, le brasero, les différents types de charbon de bois, une carte très détaillée de notre cour d'immeuble, le boulevard, le squelette de fer rouillé de l'autre côté des étangs, le jardin public et l'église, la coupe des arbres sur le talus de la voie ferrée, les nouveaux immeubles, la maison de ses parents, les outils que son père et son frère utilisaient pour réparer les chaussures, leurs gestes quand ils travaillaient, et les couleurs, surtout, les couleurs que prenait toute chose aux divers moments de la journée. Mais il n'y avait pas que des pages de description. Des mots isolés apparaissaient aussi, en dialecte ou en italien, parfois entourés d'un cercle, sans commentaire. Et des exercices de traduction en latin et grec. Et des passages entiers en anglais sur les boutiques du quartier, les marchandises, la charrette pleine de fruits et légumes qu'Enzo Scanno déplaçait de rue en rue tous les jours en tenant son âne par le licou. Et beaucoup de réflexions sur les livres qu'elle lisait et les films qu'elle voyait dans la salle paroissiale. Et de nombreuses idées qu'elle avait défendues dans ses discussions avec Pasquale et dans les conversations que nous avions ensemble, elle et moi. Bien sûr le style était inégal, mais quoi que Lila invente dans ses écrits, elle était capable de donner à tout un tel relief que même dans les pages écrites à onze ou douze ans, il n'y avait pas une ligne que je trouve infantile.

En général ses phrases étaient d'une précision extrême, sa ponctuation très soignée et sa graphie élégante, telle que Mme Oliviero nous l'avait enseignée. Mais parfois, comme si une espèce de drogue

avait envahi ses veines, Lila ne semblait plus pouvoir maintenir l'ordre qu'elle s'était imposé. Alors tout s'emballait, ses phrases prenaient un rythme frénétique et la ponctuation disparaissait. D'ordinaire elle retrouvait sans tarder un rythme paisible et clair. Mais elle pouvait aussi s'interrompre brusquement et remplir le reste de la page de petits dessins d'arbres tordus, de montagnes arrondies et fumantes ou de visages patibulaires. Je fus saisie par son sens de l'ordre comme par son désordre, et plus je la lus plus je sentis que j'avais été trompée. Que de travail derrière la lettre qu'elle m'avait envoyée à Ischia, il y avait des années de cela ! Voilà pourquoi elle était aussi bien écrite. Je remis le tout dans la boîte en me promettant de ne plus céder à la curiosité.

Mais je ne tins pas longtemps : ses cahiers dégagiaient la même force de séduction que Lila diffusait autour d'elle depuis qu'elle était petite. Elle traitait le quartier, les membres de sa famille, les Solara, Stefano, tous les gens et toutes les choses avec la même impitoyable précision. Et que dire de la liberté qu'elle prenait avec moi, avec ce que je disais et pensais, avec les personnes que j'aimais et même avec mon physique ! Elle avait fixé des moments qui pour elle avaient été décisifs, sans se préoccuper de rien ni de personne. On y trouvait, intact, le plaisir qu'elle avait éprouvé quand, à dix ans, elle avait écrit ce petit récit, « La Fée bleue ». On y trouvait, tout aussi vive, sa douleur parce que notre institutrice, Mme Oliviero, n'avait pas daigné dire un mot de ce récit et l'avait complètement ignoré. On y trouvait sa souffrance et sa colère parce que j'étais allée dans le secondaire sans me soucier d'elle, en l'abandonnant. On y trouvait

l'enthousiasme avec lequel elle avait appris la cordonnerie, son sentiment de revanche qui l'avait poussée à dessiner de nouvelles chaussures et son plaisir à réaliser sa première paire en compagnie de son frère Rino. Voilà la peine, quand son père Fernando avait jugé que les chaussures étaient mal fabriquées. Il y avait de tout, dans ces pages, mais on y lisait surtout sa haine envers les frères Solara, la détermination féroce avec laquelle elle avait repoussé l'amour de l'aîné, Marcello, et le moment où elle avait décidé, à l'inverse, de se fiancer avec le doux Stefano Carracci, l'épicier, qui par amour avait voulu acheter la première paire de chaussures qu'elle avait réalisée, en jurant qu'il la garderait toujours. Ah, cette belle période où, à quinze ans, elle s'était sentie une petite dame riche et élégante au bras de son fiancé qui, seulement parce qu'il l'aimait, avait investi des sommes importantes dans la fabrique de chaussures de son père et de son frère, les chaussures de marque Cerullo. Et toute la satisfaction qu'elle avait éprouvée : les chaussures qu'elle avait imaginées et qui étaient dans une large mesure devenues réalité, une maison dans le quartier neuf, un mariage à seize ans ! Et les noces fastueuses qui avaient suivi : comme elle s'était sentie heureuse ! Et puis Marcello Solara, en compagnie de son frère Michele, était apparu au beau milieu de la fête, portant aux pieds précisément les chaussures auxquelles son mari avait prétendu être tellement attaché. Son mari. Quel genre d'homme avait-elle épousé ? Maintenant que c'était fait, allait-il tomber le masque et révéler un autre visage, horriblement réel ? Des interrogations et des faits qui décrivaient notre misère sans l'embellir. Je consacrai beaucoup de